

Nathalie Gendreau

Ainsi fut fait

Résumé

Samy, convalescent, mène une vie solitaire à l'Hôtel Royal de La Baule. La lettre d'Aïda, petite-fille, d'une femme qu'il a connue pendant la guerre, vient bouleverser son quotidien en lui rappelant l'épisode d'un passé qu'il s'est efforcé d'oublier.

Il a tout juste quinze ans en 1940 quand sa famille décide de l'éloigner de la menace nazie. Il part se réfugier dans les Pyrénées en attendant de pouvoir rejoindre son oncle en Amérique. Après un an d'attente, un passeur vient enfin le chercher.

Ses ennuis ne font alors que commencer. Dénoncé à la milice puis accusé d'être un espion, il est finalement déporté au camp de Sachsenhausen. Il y survit malgré les mauvais traitements et les privations. Ainsi fut fait. Il vivra donc ! Mais à quel prix ?

Ce roman épistolaire ne retrace pas uniquement l'expérience d'un ancien déporté. Au fil des lettres qu'ils échangent, Aïda, tout comme le lecteur, découvre un homme qui met son âme à nu et ose à nouveau se confronter à la vie, s'ouvrant la voie d'une réconciliation avec l'humanité.

Extrait

Début :

La Baule, le 6 avril 2005

Chère Madame,

J'hésite encore. Dois-je vous répondre ? Votre lettre a fait l'effet d'un pavé dans le marasme de ma mémoire. Depuis, je me débats dans mes souvenirs. Ne vous a-t-on jamais dit qu'il était dangereux de faire resurgir un passé quel qu'il soit, surtout celui d'un juif qui a survécu à l'Holocauste ? Dangereux pour qui, me demanderez-vous ? Pour moi ? Pour vous ? Ce qui peut revenir à la surface n'est pas forcément très joli.

Ma main tremble. Mon cœur s'accélère. Un frisson m'électrise le dos et s'attarde sur quelques vertèbres douloureuses... Vous savez, ce n'est pas seulement du fait de mon âge un peu avancé. D'ailleurs, oserai-je vous l'avouer, cet âge que tous, autour de moi, s'efforcent à m'imposer ? Quatre-vingts ans, la belle affaire ! Croyez-en mon expérience, ce n'est pas assez pour gommer l'inoubliable. Dussé-je vivre l'éternité, jamais, jamais je n'oublierai ces vacances en pension si incomplète offertes par les monstres nazis d'outre-Rhin. J'avais demandé la carte, on me mit au menu.

Je regrette la disparition de votre grand-mère. Malgré cette chape de plomb dont j'ai voulu recouvrir le passé, elle est toujours devant moi. La douce Zulma a traversé mon existence à la manière d'un feu follet, allumant en moi, l'adolescent de seize ans mal dégrossi, un feu qui a alimenté mes veines en force et m'a donné le courage de fuir sans regret cette France de Vichy indigne.

Vous me dites que Zulma a survécu et bien vécu. J'en suis heureux pour elle. Je n'ai plus eu de nouvelles depuis ma fuite en zone libre. Ainsi, elle a habité à Niort toute sa vie. Niort, c'est une ville que je connais bien pour y avoir travaillé des années. Vous dites aussi que Zulma n'a eu qu'une fille ; et que cette fille est décédée à votre naissance. C'est donc votre mère, alors âgée de quelques mois, que Zulma avait confiée à des amis sûrs pendant qu'elle se cachait dans l'atelier de mon père avec ma mère et moi. Zulma était si triste d'avoir été obligée de la laisser, mais sachez qu'elle nous parlait d'elle chaque jour. Toutes ses pensées, toutes ses espérances étaient tournées vers elle.

Ainsi donc, Zulma s'est souvenue de moi sur son lit de mort. J'en suis touché. Je suis d'autant plus touché qu'elle me remercie de lui avoir sauvé la vie. J'y suis pour si peu. C'est ma mère qui a tout organisé alors. Je n'avais que seize ans en 1941. Je ne connaissais rien à la politique. Je ne comprenais pas la haine qui se déversait sur nous, les juifs. Soudain, nous n'étions plus français, mais des êtres malfaisants qu'il fallait absolument parquer dans l'oubli, voire dans le néant.

Je suis désolé d'aborder ce sujet. Vous êtes si jeune. À peine trente-cinq ans, me dites-vous. Que pouvez-vous savoir de ces événements ? L'école n'enseigne rien, ou si peu, ou si mal. Zulma a dû vous en parler, de ces camps. Ces fameux camps qui déforment l'esprit et le conditionnent à la dégradation. Cet esprit-là se refuse à se répandre. Aurait-il ne serait-ce qu'un écho ? Pour toucher juste, il faut inventer des mots. Pour expliquer l'horreur, la bassesse de l'être humain, l'homme du XXe siècle – dois-je vous le rappeler –, il faut dépasser les nombreuses barricades dressées par l'inconscient. Humain, humain... Ce terme est un non-sens. Rien de ce qui s'est passé ne relève de l'humanité.

C'est la première fois que j'étais mes états d'âme depuis la Libération. Des états d'âme aussi sombres que ces pâtés d'encre qui soulignent l'innommable. La boîte de Pandore est ouverte. Mes blessures aussi. Mes fantômes ont désormais la part belle. Je ne vous en félicite pas.

Zulma vous a priée de me rechercher et de me remercier. Quelle idée saugrenue ! Vous comprendrez aisément que mon grand âge et ma santé chancelante ne requièrent aucun bouleversement. J'aurai toutefois une dernière pensée pour son salut.

Veillez croire à nouveau, Madame, à mes regrets les plus sincères.

Samuel Szajner